



TARDI

1915

VERNEY



“La meilleure manière de vaincre l'ennemi est d'abord de le tuer. Il est bon d'insister sur ces vérités élémentaires, enfin mises en évidence, pendant que les impressions sont toutes chaudes. Ce serait trop tard après la victoire.” Général CHERFILS. *L'Écho de Paris*. 04/1915.

“C'est encore une des surprises de cette guerre et l'une de ses merveilles, le rôle éclatant qu'y joue la poésie.”
Paul BOURGET. *L'Écho de Paris*. 20/06/1915.

PUTAIN DE GUERRE!



Les gros canons crachaient leurs obus depuis l'arrière des lignes. Les artilleurs de chez nous s'en donnaient à cœur joie au cul de leurs vieux tromblons de forteresse. Comme nous manquions de pièces d'artillerie lourde, on avait désarmé les places fortes et sorti les antiquités pour marmiter les Allemands, dans l'espoir qu'ils restent tranquilles au fond de leurs trous.



Ils nous rendaient bien la politesse, les Allemands, avec précision et entêtement. Chaque fois qu'un seau à charbon nous arrivait sur le képi, Morille, le cabot de l'escouade, disait : "V'là l'facteur !" C'était un sacré numéro, Morille, un rigolo comme on n'en fait plus !

ISBN 978-2-203-01741-2

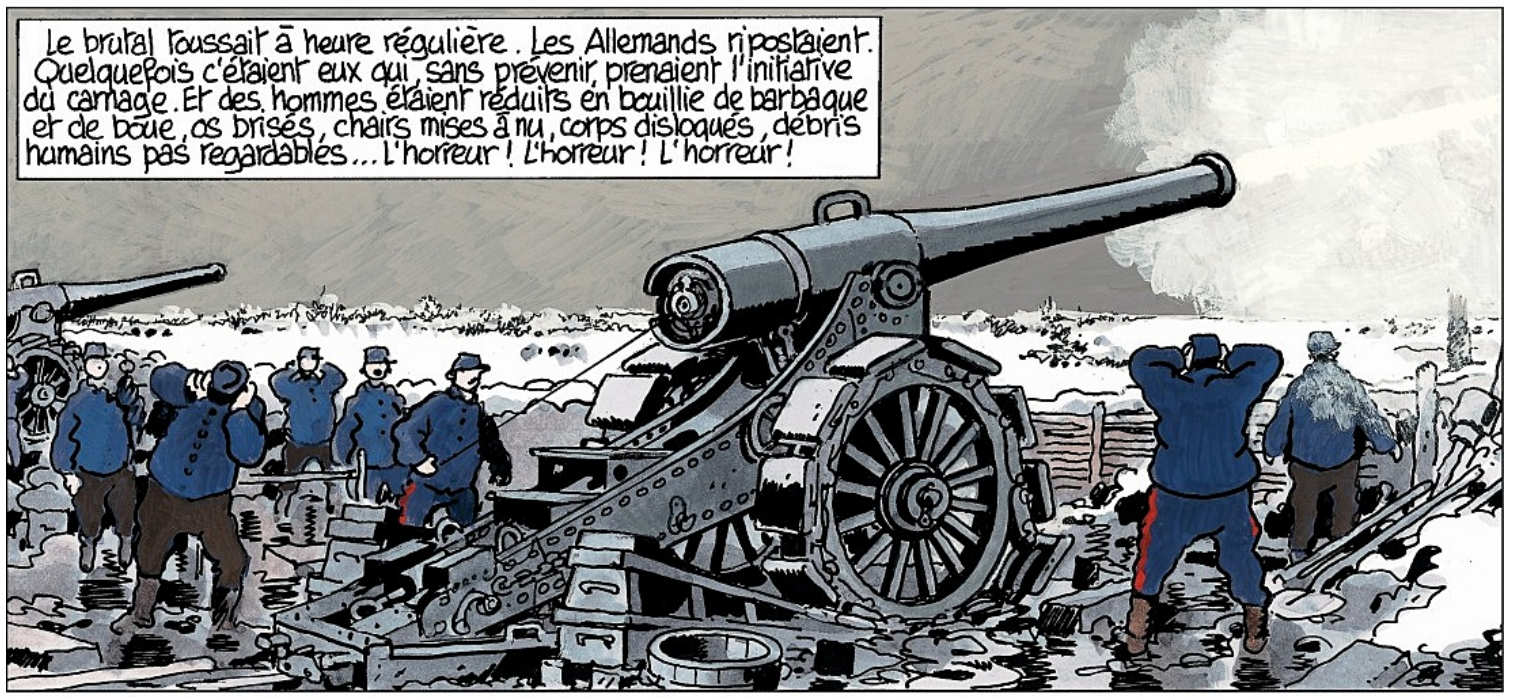


9 782203 017412

Prix : 2,50 €



Semblables à des clochards en armes, on consolidait nos cagnas dans les moments d'accalmie et on se gelait le cul aux créneaux, le regard rivé sur ceux d'en face, la trouille au ventre et la goutte au nez.



Le brutal roussait à heure régulière. Les Allemands ripostaient. Quelquefois c'étaient eux qui, sans prévenir, prenaient l'initiative du carnage. Et des hommes étaient réduits en bouillie de barbaque et de boue, os brisés, chairs mises à nu, corps disloqués, débris humains pas regardables... L'horreur! L'horreur! L'horreur!



C'est là, au cœur du brasier que je les aurais voulu, tous les gros malins: Joffre, le Président, le Kaiser, les ministres, les curés, tous les généraux, et ma mère pour m'avoir mis au monde!



Les Allemands, qui aimaient bien travailler le bois, avaient minutieusement organisé leurs tranchées. On comprenait, installés comme ils étaient, qu'ils avaient l'intention de rester un bout de temps, avec toujours l'idée d'enfoncer nos lignes et de nous faire rendre notre quatre-heures. Mais ils n'étaient pas à la fête non plus.



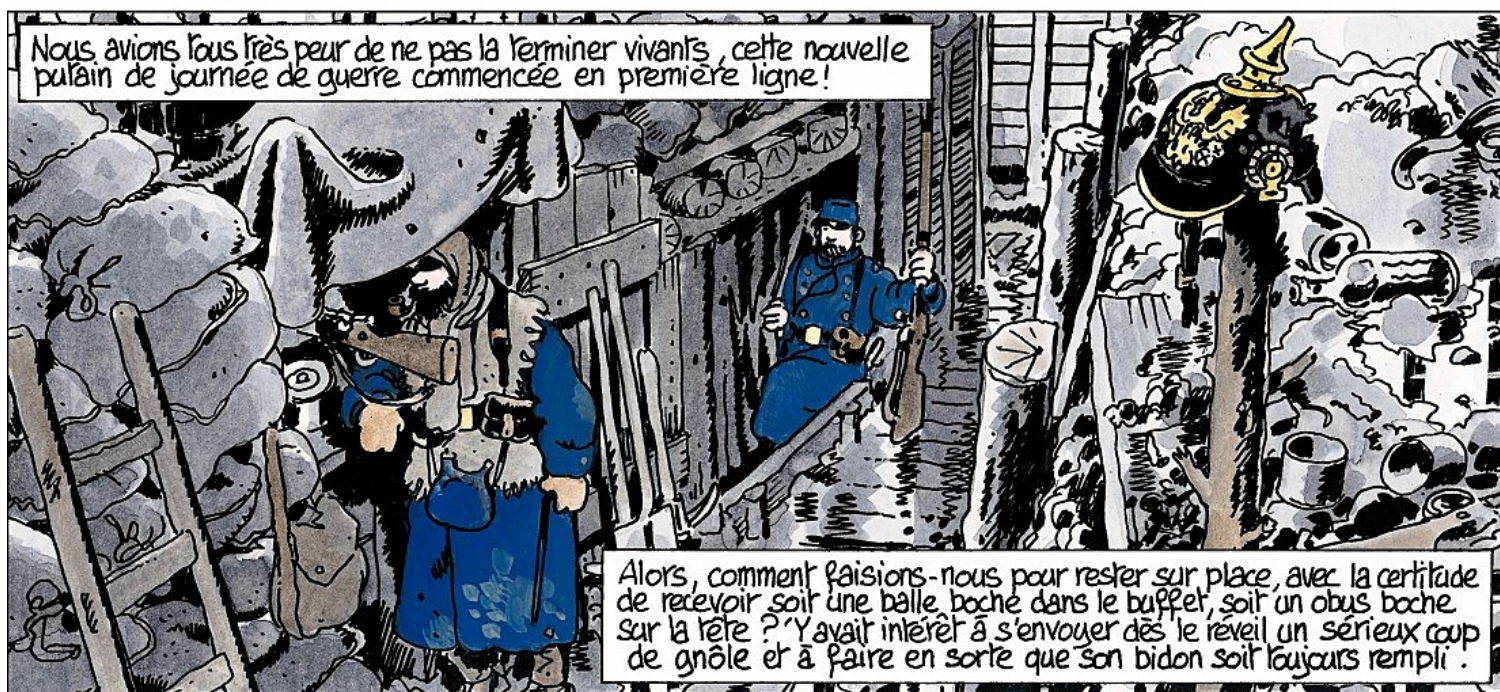
Ils ne semblaient pas se lasser de nous pilonner. Leur armement était supérieur au nôtre. Ils étaient fiers de leur industrie de guerre extrêmement efficace. Nous en faisons les frais forcément, nous autres.



Nous répliquions, bien sûr, pris au piège de cette sauvagerie qui s'expliquait par les haines entretenues de part et d'autre depuis plus de quarante ans. Maintenant c'était l'haleine pestilentielle d'un monstre qui s'échappait des gueules des canons.



Dans quel état croyez-vous qu'on commençait une nouvelle putain de journée de guerre en première ligne, après avoir passé une nuit de plus au fond d'un abri humide et glacial, vautrés dans de la paille qui fournait en fumier, en compagnie des rats et des poux, dans la puanteur des pers, des pieds et des cadavres qui pourrissaient au-dehors ?



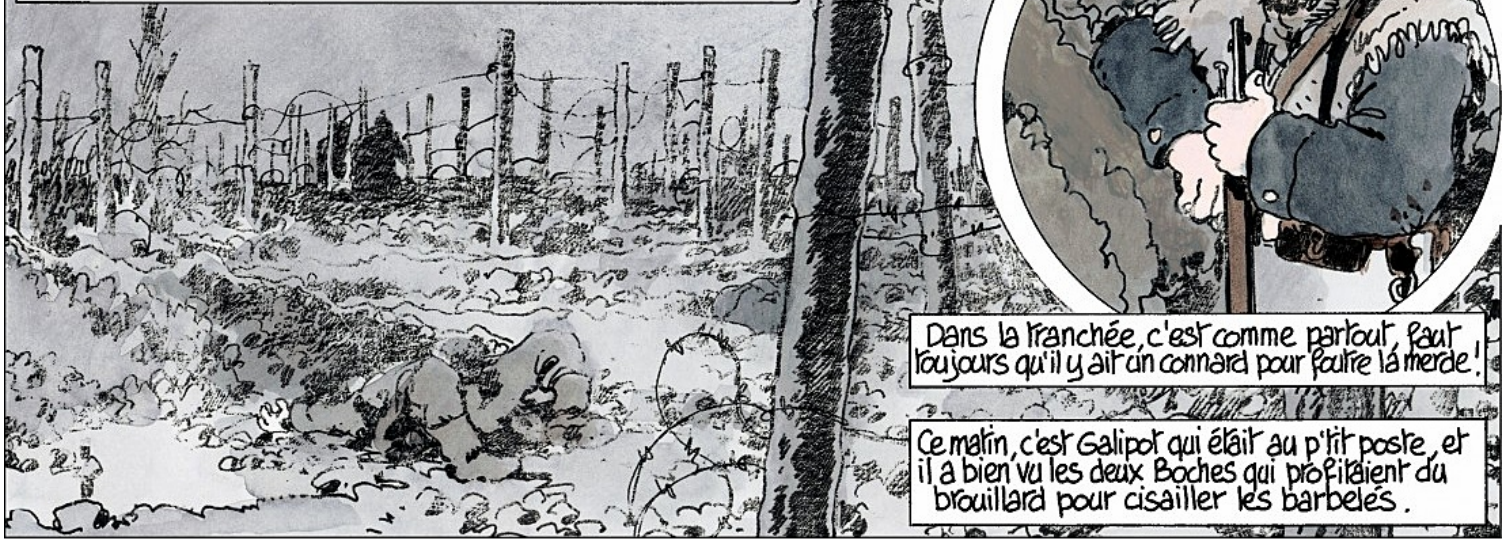
Nous avions tous très peur de ne pas la terminer vivants, cette nouvelle putain de journée de guerre commencée en première ligne !

Alors, comment faisons-nous pour rester sur place, avec la certitude de recevoir soit une balle boche dans le buffet, soit un obus boche sur la tête ? Y'avait intérêt à s'envoyer dès le réveil un sérieux coup de gnôle et à faire en sorte que son bidon soit toujours rempli !



Le mieux à faire eût été de se carapater sur les arrières en ne laissant que nos fusils sur place. Mais nous avions dans le dos les pandores qui avaient laissé le vilain souvenir de bien dégueulasses charognes, pour avoir abattu des fraimards épuisés, pendant la retraite. Nous étions, comme qui dirait, coincés entre deux sortes d'ennemis. Une balle teutonnie ou le poteau - "Abandon de poste en présence de l'ennemi" - douze balles françaises dans le cœur !

Notre marge de manœuvre était assez limitée dans notre situation de futurs morts pour la France. Voilà l'état dans lequel nous commençons une nouvelle putain de journée de guerre en première ligne. Nous tenions donc héroïquement la position.



Dans la tranchée, c'est comme partout, faut toujours qu'il y ait un conard pour foutre la merde!

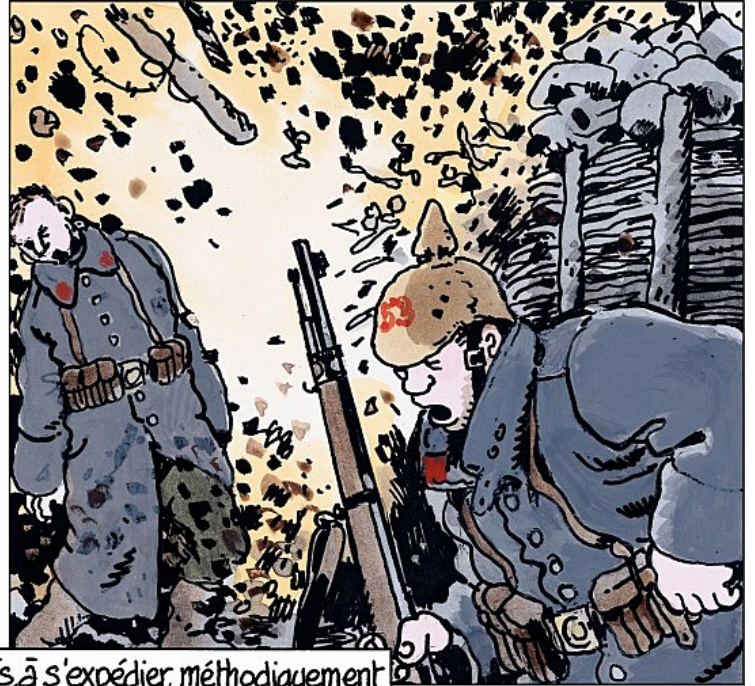
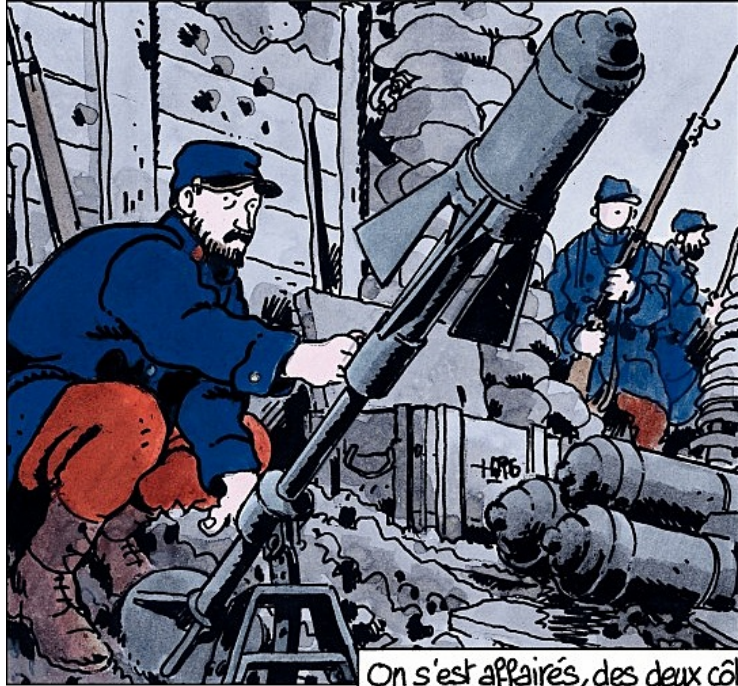
Ce matin, c'est Galipot qui était au p'tit poste, et il a bien vu les deux Boches qui profitaient du brouillard pour cisailer les barbelés.



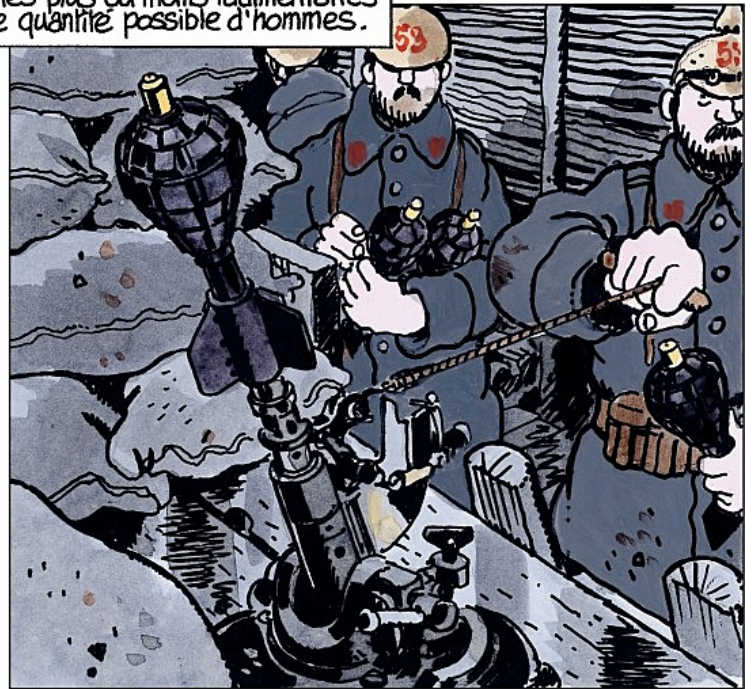
Galipot, ce con, à qui on n'avait rien demandé, en a aligné un!



La riposte ne s'est pas fait attendre!



On s'est affairés, des deux côtés, à s'expédier, méthodiquement et avec application, des projectiles plus ou moins rudimentaires dans le but de tuer la plus grande quantité possible d'hommes.



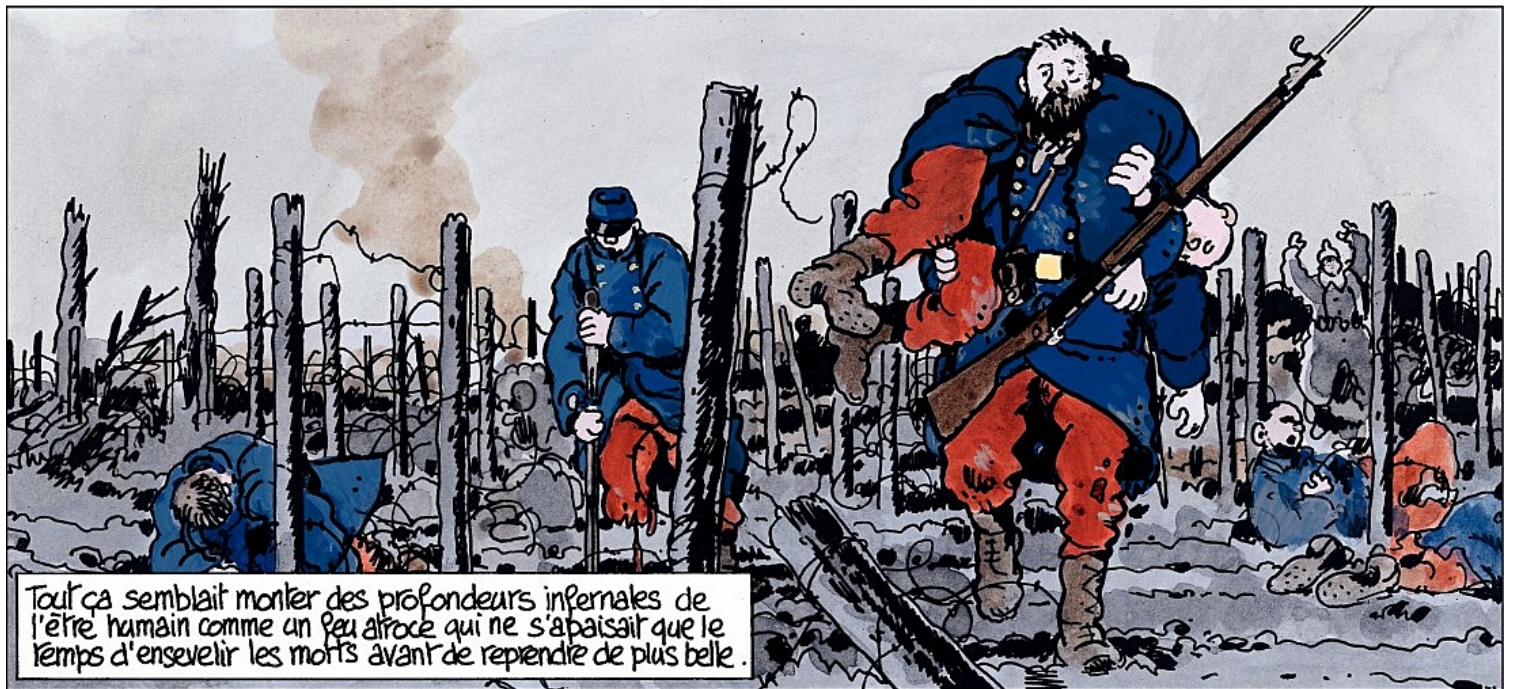
Le brouillard s'est levé... le temps idéal pour une sortie.

Les Alboches ont rappiqué sans préparation d'artillerie lourde. Une attaque surprise, en quelque sorte, pour venger leurs cisailleurs. On n'en avait pas envie, mais il a bien fallu y aller!

Devant moi, je voyais le gentil caporal Morille, qui m'avait montré la veille avec fierté une photographie de ses deux petites filles, enfoncer sa baïonnette dans le thorax d'un jeune Allemand. Je voyais aussi le lieutenant, percepteur des contributions dans le civil, dégommer son deuxième Prusko avec son revolver.



Pour ces assassinats, qu'on nous obligeait à commettre en toute légalité, en temps de paix, on se serait tous fait raccourcir !



Tout ça semblait monter des profondeurs infernales de l'être humain comme un peu atroce qui ne s'apaisait que le temps d'ensevelir les morts avant de reprendre de plus belle.

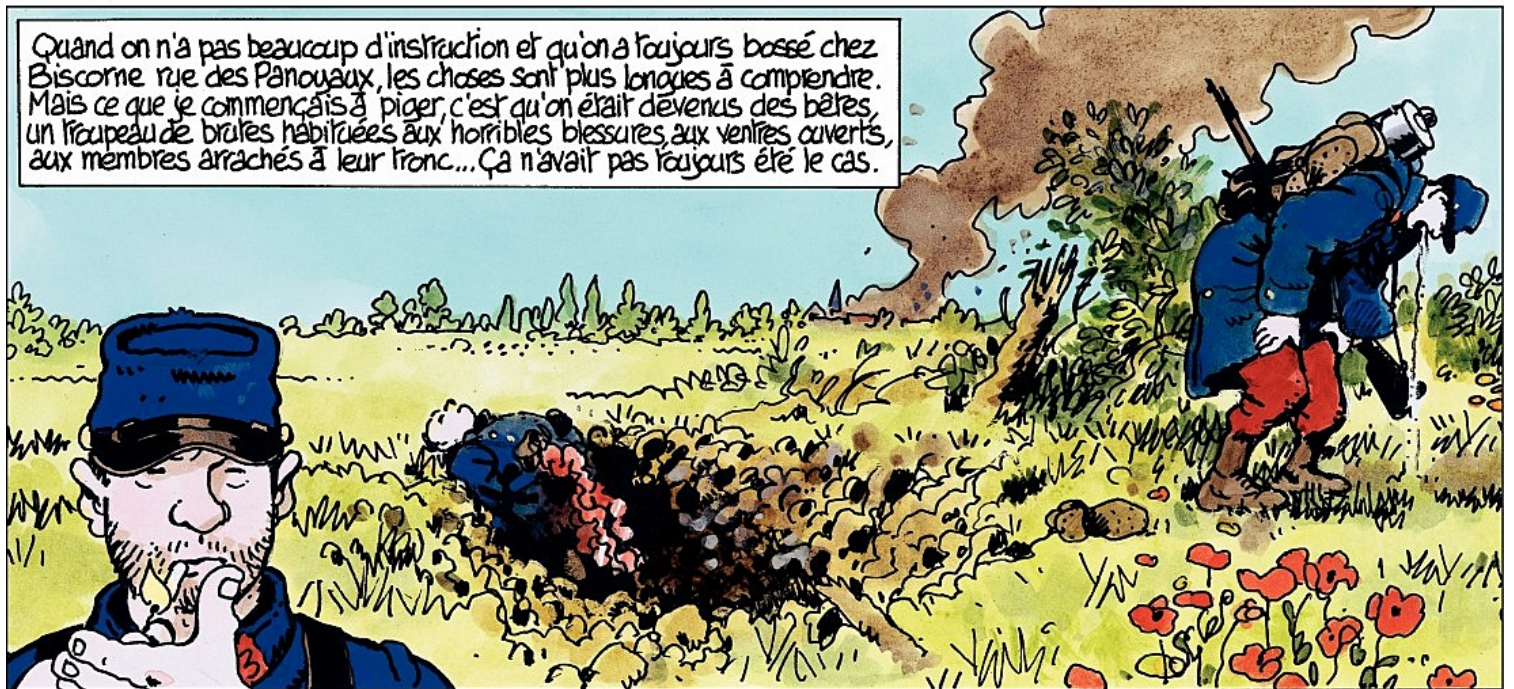


Notre bleu avait été tué sur le coup, même pas la bonne blessure, comme Boulrier qui devrait désormais marcher avec une jambe de bois, mais loin d'ici, sur les boulevards... le veinard.





On l'avait touché huit jours plus tôt, début mars, notre bleuier. Brugnon l'avait pris sous son aile. Moi, je lui avais à peine causé, mais la mort du gosse m'avait secoué. Le gosse ?... Il n'avait que deux ans de moins que moi ! En six mois de guerre, on avait tous pris vingt ans dans la poire et des allures de vieux bandits sanguinaires et prêts à tout.



Quand on n'a pas beaucoup d'instruction et qu'on a toujours bossé chez Biscorne rue des Panouaux, les choses sont plus longues à comprendre. Mais ce que je commençais à piger, c'est qu'on était devenus des bêtes, un troupeau de brutes habituées aux horribles blessures, aux ventres ouverts, aux membres arrachés à leur tronc... Ça n'avait pas toujours été le cas.



Un matin, dans un bouau isolé, on a trouvé Cloutier avec son nougat dans la bouche. Un coup de cafard... Quand on voit pas l'bout du tunnel, qu'on n'est pas dans un endroit riant, qu'on a l'impression d'avoir pris perpète, qu'on reverra pas de sitôt sa promise et qu'on risque à tout moment d'être pulvérisé par un obus, il n'en faut pas plus pour avoir envie de quitter les potes et tout l'bazar. A moins qu'il n'en ait eu assez de charger à la pelle affûtée, Cloutier ?

Après huit jours en première ligne, on nous a relevés. À l'arrière nous attendaient des exercices de maniement d'armes - il faut dire qu'on en avait bien besoin - une reprise en main après le froufrou de la vie de tranchée et beaucoup de discipline ne pourraient nous nuire! On a croisé des sujets de Sa Majesté le Roi d'Angleterre, qui montaient au front.



Les Anglais tenaient à ce que les peuplades de leur empire colonial - qu'ils avaient "éduquées" et auxquelles ils avaient apporté les bienfaits inestimables de leur magnifique civilisation - participent un peu à leur guerre, ne serait-ce que par décence, histoire de rendre un petit service à leurs "bienfaiteurs"... que les choses n'aillent pas toujours dans le même sens!



La douce France non plus n'avait pas hésité à mobiliser ses troupes d'Afrique du nord et sa "Force Noire". Nos Sénégalais venaient de loin. Il avait fallu le temps de les amener par cargos entiers entassés dans les cales pour crever dans le froid et la boue. La République, dans son immense générosité, était fière de leur offrir l'insigne honneur de mourir pour la Patrie.

Je me demandais bien ce qu'était devenu mon Boche endormi - celui du petit bois où son copain chiasseux s'était fait trouver par des dragons - Était-il mort?... Prisonnier?... Dans un hôpital ?



Il y a eu le courrier autour de la roulante. Et puis, les cuisiniers, qui savent toujours tout, nous ont dit que le bataillon avait sa première permission de six jours. Le merlan n'a pas chômé !



On s'est rendu compte qu'on dérangeait les civils avec nos puanteurs et notre crasse. On nous appelait des "poilus". On nous faisait voyager à part pour ne pas incommoder.

À Paris, il y avait pas mal de petits gradés embusqués qu'il fallait saluer et qui se pavanaient au bras de charmantes infirmières, exhibant leurs blessures de guerre, vraisemblablement dues au décapillage intempestif d'un encrier dans un ministère. Il y avait déjà beaucoup d'éclopes, de veuves et d'orphelins...

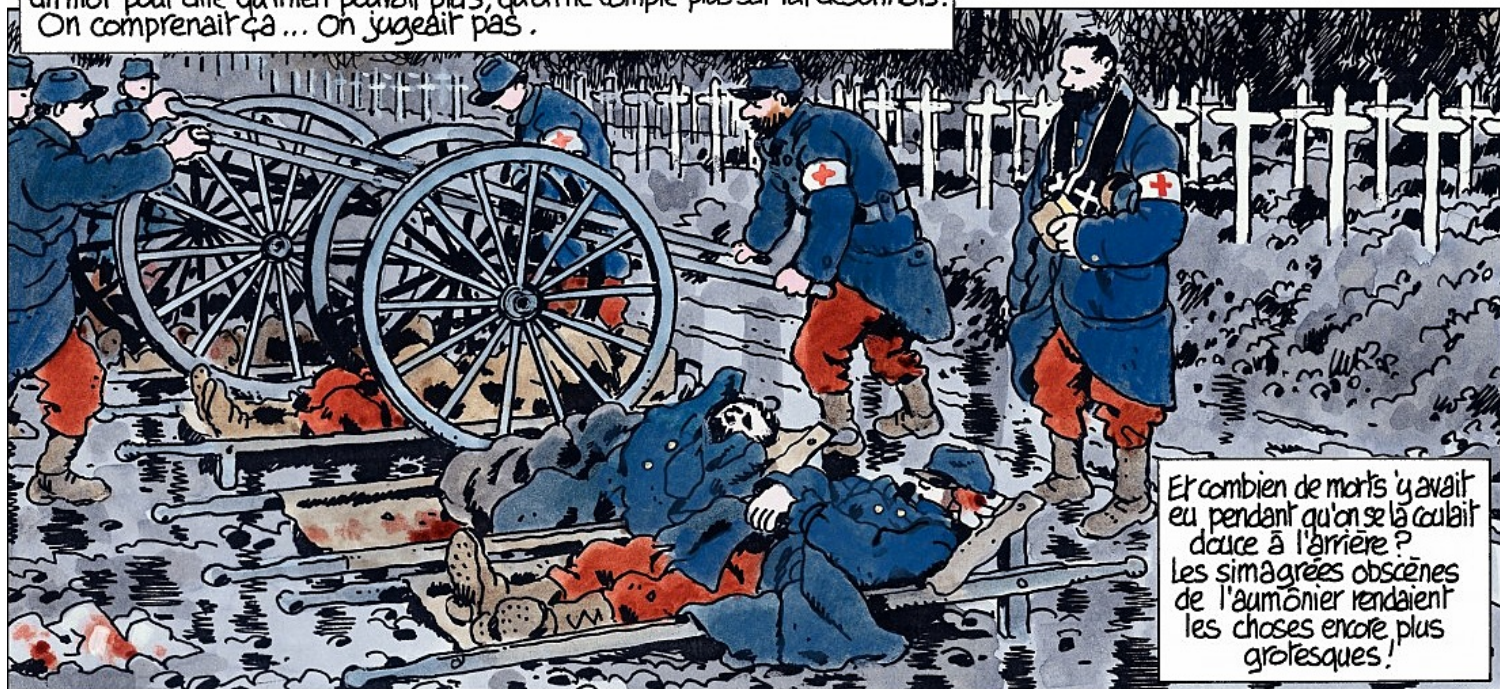
Je m'étais empressé de me débarrasser de mon uniforme. Je n'ai pas eu le courage d'aller rendre visite à ma mère, mais je suis passé voir Louise à la boutique où elle travaillait et après je me suis planté dans le petit rade de la rue des Panoyaux pas loin de chez Biscorne. Au bistrot, on m'a dit que son fils avait perdu ses deux jambes à Charleroi. J'ai pas osé aller le voir, mon patron.



Elle a vite passé, la permission. On était tellement contents de retrouver le petit coin de tranchée où on avait été si heureux, que pour rien au monde on aurait donné notre place.

Les painéants qui avaient occupé les lieux en notre absence n'avaient pas réussi à grignoler un centimètre de terre à betteraves en direction de Berlin !

On a appris que Brugnon n'était pas rentré de permission. Il s'était pendu dans la cage d'escalier de son immeuble rue des Gâtines. Il avait laissé un mot pour dire qu'il n'en pouvait plus, qu'on ne compte plus sur lui désormais. On comprenait ça ... On jugeait pas.



Et combien de morts y avait eu pendant qu'on se la coulait douce à l'arrière ? Les simagrées obscènes de l'aumônier rendaient les choses encore plus grotesques !

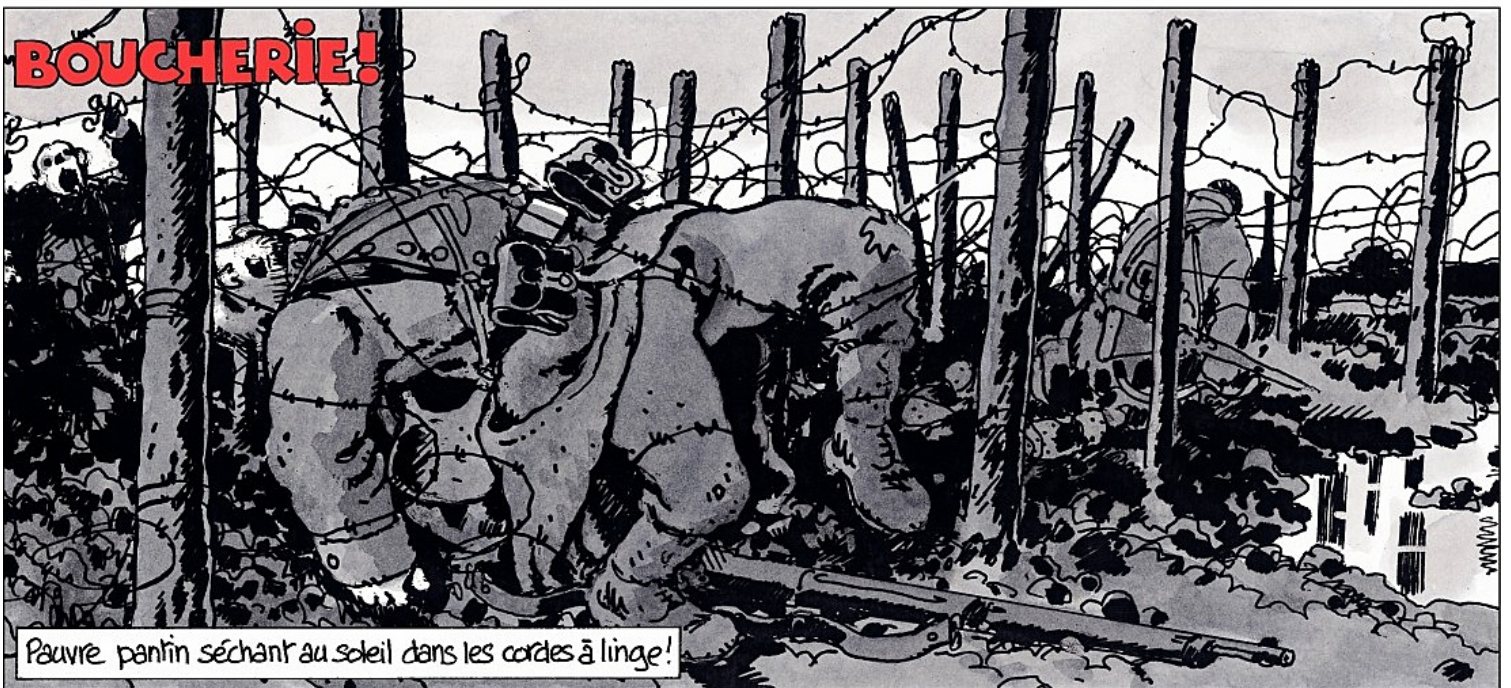
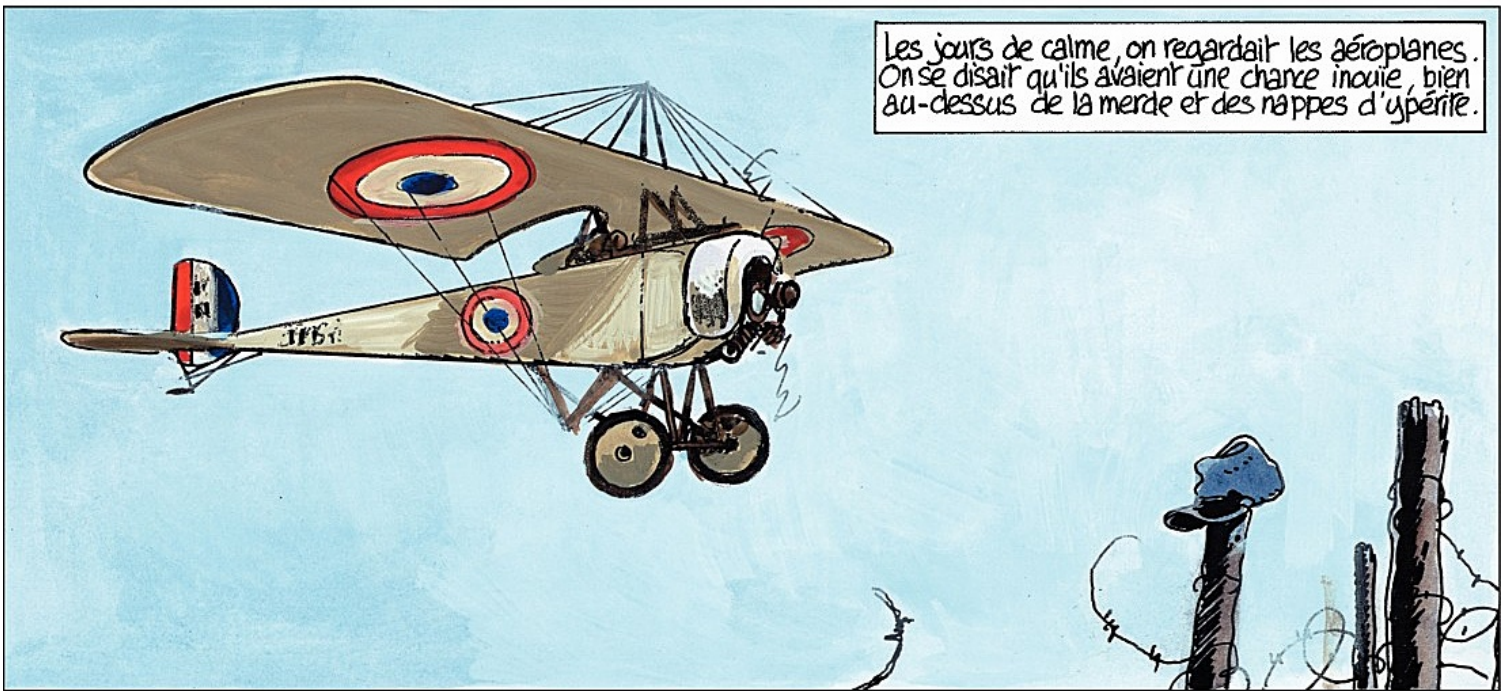
Alors, forcément, des idées saugrenues passaient dans les têtes des sacrifiés qu'on était... Des combines infaillibles pour s'éloigner de cet abattoir. Il y avait les buveurs d'huile de sardine bouillante - la jaunisse sûre et certaine - quelques jours d'hôsto. Et puis tout le catalogue des mutilations, qui était beaucoup plus efficaces, pour quitter l'enfer, à condition d'y laisser une jambe ou un bras. J'avoue y avoir sérieusement pensé, moi, à me faire sauter un pouce, mais certains toubibs étaient de bien salopards délateurs et c'était le peloton à tous les coups !



Si on était putés dans les astères pour essayer de couper au carnage, les assassins qui voulaient notre peau à tout prix n'étaient pas des manches, eux non plus. Alerte aux gaz !



Les jours de calme, on regardait les avions. On se disait qu'ils avaient une chance inouïe, bien au-dessus de la merde et des nappes d'ypérite.



BOUCHERIE!

Pauvre pantin séchant au soleil dans les cordes à linge!

Attaques après attaques, j'étais surpris d'être toujours en vie. Gaffe aux gaz!



Au mois de mai l'Italie a déclaré la guerre aux Empires centraux. Elle avait traîné à choisir son camp... Ça peut se comprendre.



En juillet, on nous a offert des casques en ferraille et un nouvel uniforme bleu. C'était gentil, mais ça ne nous rendait pas plus flamands, pour autant.

BOUCHERIE!



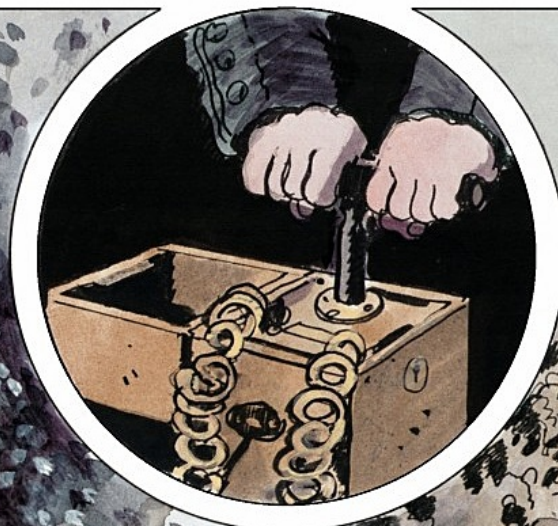
Pauvre empêtré, mort pour rien, qui pourrit entre les lignes!

On écoulait les coups de pioche en espérant que la relève nous
tirerait du trou à rats où nous étions. Vauquois, c'était le nom de l'endroit.



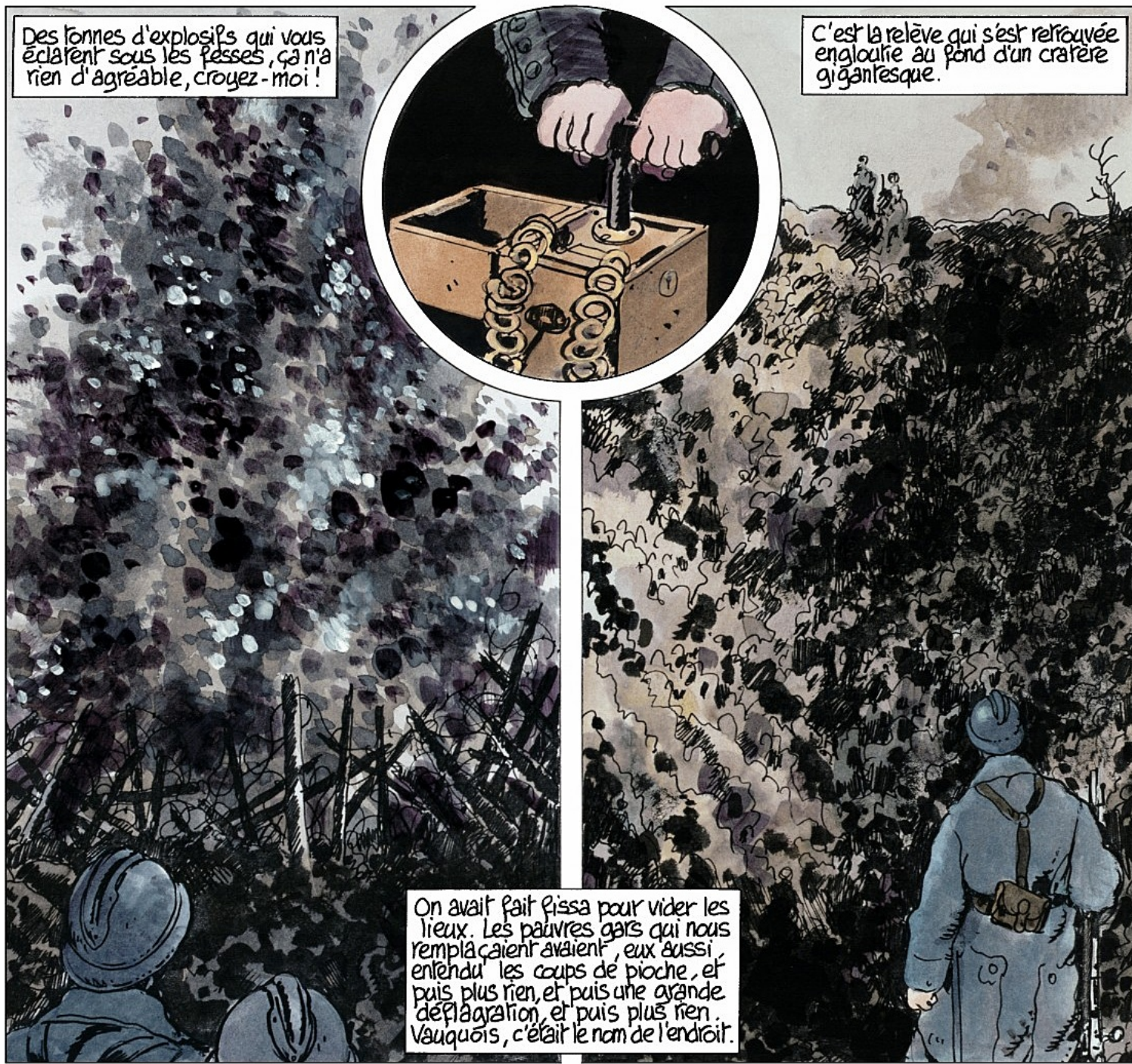
Le village de Vauquois avait été complètement bouffé par en dessous, il n'en restait plus rien. Ils appelaient ça "la guerre des mines".

Des tonnes d'explosifs qui vous
éclarent sous les fesses, ça n'a
rien d'agréable, croyez-moi !



C'est la relève qui s'est retrouvée
engloutie au fond d'un cratère
gigantesque.

On avait fait fissa pour vider les
lieux. Les pauvres gars qui nous
remplacèrent avaient, eux aussi,
entendu les coups de pioche, et
puis plus rien, et puis une grande
déflagration, et puis plus rien.
Vauquois, c'était le nom de l'endroit.





En novembre, j'ai cru reconnaître mon Allemand - le ronfleur du p'tit bois . On s'est retrouvés nez à nez . On s'est mis en joue, bêtement, comme des gosses, et devant le ridicule de la situation, on a fait demi-tour l'un et l'autre, sans tirer. Chacun est retourné dans son camp . J'étais soulagé de n'avoir tué personne, ce jour-là . J'étais soulagé, aussi, qu'il ne m'ait pas tué, ce jour-là .



Pour ce qui était des avions, on avait changé d'avis.



On n'en voyait pas le bout de cette putain de guerre en première ligne !

1915



Une vie de taupe.

L'hiver est maintenant durablement installé. Que sont devenues les illusions et les certitudes populaires, celles si souvent rencontrées à l'entrée en guerre? Que reste-t-il des plans et des doctrines des états-majors si longuement et minutieusement travaillés afin de gagner la guerre en 8 semaines?

De la mer du Nord à la frontière suisse, les combattants sont désormais enterrés pour longtemps. Il faut qu'ils comprennent et s'adaptent à ces nouvelles conditions de vie mais aussi de combat.

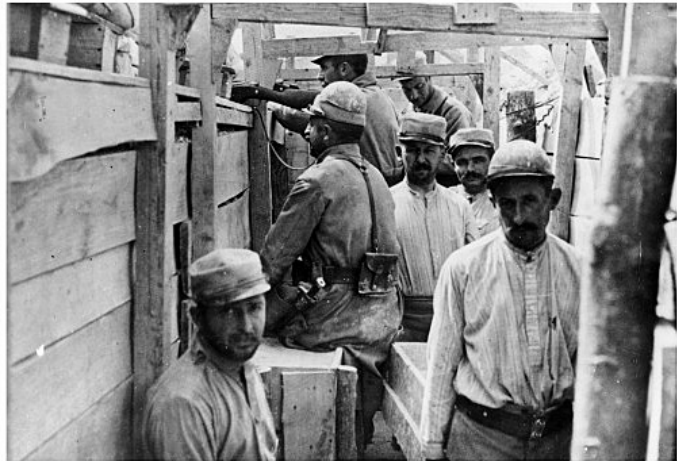
En Allemagne, le nouveau commandant en chef, le général Falkenhayn, veut donner la priorité à l'écrasement des armées russes et entend demeurer sur la défensive sur le front français. Par contre, les Français comme les Anglais veulent garder l'initiative.

Les Anglais, qui doutent qu'il soit possible de rompre le front à l'ouest, cherchent un autre théâtre d'opérations, et se tournent vers l'Orient. Éliminer la Turquie limiterait la menace navale en Méditerranée, renforcerait l'encerclement de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne, soulagerait le front russe et faciliterait les liaisons avec cet allié. Ils imaginent donc forcer le détroit des Dardanelles.

Une première opération navale conduite en février se termine par un échec. En mars, une seconde attaque, à partir d'une puissante flotte anglo-française, n'obtient pas plus de résultat. En quelques heures, trois cuirassés, dont un français, sont coulés et quatre autres mis à mal. Ce nouvel échec conduit les Alliés à ten-

mais ils restent contenus sur la côte et ne peuvent déboucher. De nouveaux renforts sont envoyés, mais, chaque fois, les troupes turques dirigées par un général allemand empêchent toute progression vers l'intérieur des terres. Surplombés par les troupes turques, les soldats alliés se retrouvent dans une situation

véral tout au long de l'année dans l'action offensive. Est-il conscient de l'incontestable supériorité de l'artillerie lourde allemande associée à une intelligente stratégie défensive? Est-il informé du réel état de fatigue des hommes? Analyse-t-il la véritable cause des pénuries en munitions et connaît-il la fragilité de l'outil



particulièrement difficile. Les combats sur un terrain hostile, la maladie, les difficultés de ravitaillement, sans oublier les mouches et les rats, provoquent la mort de plus de 160 000 hommes dont 30 000 Français.



Cette tentative se transforme en un véritable échec. À la fin de l'année 1915, alors que Berlin et Vienne, avec l'appui des Bulgares (qui viennent de rejoindre les Empires centraux), défont les armées serbes, le réembarquement est décidé et une partie des troupes retirées des Dardanelles est transférée en Grèce, à Salonique.

Au début du mois de janvier 1916, il n'y a plus de soldats alliés aux Dardanelles. Mais un nouveau front, sous commandement français, est ouvert dans les Balkans; c'est celui de l'armée dite d'Orient.

De son côté, le général Joffre, têt, mais qui se voit idolâtré par la presse et comme vénéré par la population, ne peut accepter l'immobilisme. Il reste persuadé que l'initiative est la seule façon de provoquer la rupture des lignes allemandes et d'amener le recul de l'adversaire. Il va donc persé-

industriel?

Il faudra attendre le milieu de l'année pour voir s'installer un embryon de plan d'économie de guerre, et des programmes de production.

A-t-il pris mesure des dégâts causés par la doctrine de l'offensive à outrance?

Réalise-t-il que les moyens de défense, qui se perfectionnent chaque jour, limitent ou neutralisent toutes les actions offensives?

Imagine-t-il le quotidien des pauvres bougres, loqueteux, crottés, puants, transis de froid, sans équipements appropriés, qui se terrent et se demandent si tout cela va s'arrêter un jour?



Ce soldat de l'hiver 1914-1915 qui ressemble le plus souvent à un chiffonnier, tant par son accoutrement que par ses façons de vivre, verra toutefois les tenues provisoires être progressivement remplacées par le nouvel uniforme bleu clair, vite appelé bleu horizon. En juillet, ce sont les premières distributions du casque d'acier. Celui-ci va identifier pour longtemps la silhouette du soldat français de la Première Guerre, et la faire entrer dans la grande histoire.

Pourtant il a fallu le défendre, ce casque.

Avec l'apparition des tranchées, il est constaté une recrudescence des blessures à la tête. Une protection est souhaitable, mais Joffre estime que les aciers doivent avant tout servir à fabriquer des obus. Il aurait même dit qu'il ne voyait pas l'intérêt de mettre en fabrication un casque, alors que la guerre serait terminée avant même qu'il puisse être distribué. Un intendant militaire, du nom d'Adrian, propose alors une protection provisoire, une simple calotte en tôle, demi-sphérique, la cervelière. Vite fabriquée et distribuée, elle n'est pas très prisée par les utilisateurs, mais on remarque immédiatement une véritable diminution du nombre de plaies à la tête, et une moindre gravité de celles-ci.

La guerre continuant, Adrian propose une nouvelle protection plus adaptée et pratique. C'est un casque d'acier, facile à fabriquer, et peu coûteux.



ter un débarquement sur la presqu'île de Gallipoli, à l'extrémité sud des Dardanelles. Le 25 avril, Français, Anglais, Australiens et Néo-Zélandais s'élancent le long des plages,





Enfin acceptée, une fabrication en grande série permet de la distribution rapide, et à la fin de l'année plus de 3 millions de casques seront déjà livrés aux armées.

Un autre problème est révélateur de l'impréparation industrielle française : le manque de fusils. Les combats, la retraite et les pertes mensuelles représentent

un coup du vieux modèle 74 appelé Gras, afin qu'il puisse utiliser la cartouche de 8 mm du fusil Lebel.

En janvier, 40 000 fusils Gras transformés sont livrés aux armées. Mais il faudra attendre le milieu de l'année pour que débute, avec l'aide de l'industrie privée, la production d'un nouveau fusil, le modèle 07-15, à partir d'une arme créée à l'origine pour les troupes indigènes et dotée d'un chargeur à 3 cartouches.

Par contre, le commandement, qui avait étudié et expérimenté depuis le début du siècle l'utilisation d'armes légères automatiques, se décide à renforcer la puissance de feu de l'infanterie. Dans la précipitation, il est décidé la fabrication d'un fusil mitrailleur, à partir d'un prototype essayé en 1910, et semble-t-il apte à une production de masse. C'est le fusil mitrailleur modèle 1915, appelé Chauchat. Après un démarrage difficile, la production s'élève à plus de 13 500 exemplaires mensuels en



Bien sûr il y a quelques succès locaux, mais à quel prix. Enfin, à l'automne, Joffre lance son offensive de la victoire. 300 000 hommes soutenus par 2 000 canons attaquent en Champagne sur un front de moins de 35 kilomètres et 100 000 autres repartent à l'assaut sur la déjà très sanglante terre d'Artois. Bien entendu il y aura des succès

qualité des munitions allemandes, vante la lâcheté des "Boches", et multiplie leurs pertes. Le peuple est donc bien loin des réalités de la guerre. Les combattants eux-mêmes, autant pour rassurer les leurs que par pudeur, taisent en partie les horreurs qu'ils vivent journalièrement. Si l'obstination, presque outrancière, et le manque d'imagina-



en ce début d'année plus de 450 000 fusils Lebel, soit le 1/6 des armes disponibles. La production a cessé en 1904 et rien n'a été envisagé en cas de conflit. Le ministère de la Guerre tente de passer des marchés, surtout à l'étranger, mais sans réel résultat. Une deuxième solution, absolument pas satisfaisante pour les troupes du front, consiste à transformer les 700 000 fusils à

octobre 1915. Cette arme, qui sera beaucoup décriée, préfigure toutefois les productions de masse, et bon marché, des armes automatiques de la Seconde Guerre mondiale.

Joffre, qui va peu à peu s'imposer, sans en avoir aucun titre, comme le chef des armées alliées, est-il hanté par le mythe de la percée ? Sans attendre il impose sur le front occidental une succession d'offensives de rupture, toujours plus puissantes, mais aussi plus meurtrières.

Cela commence en Champagne début 1915, où 90 000 hommes appuyés par 200 vieux canons ne parviennent qu'à égratigner les lignes allemandes, puis cela se poursuit inutilement dans l'Aisne.

Au printemps le Grand Quartier Général ordonne une série d'offensives sur le front de l'Artois. Et, toujours optimiste, Joffre déclare au président de la République Poincaré : "Je compte obtenir une décision en France avant le mois de mai."

locaux, des crêtes franchies, des bois traversés, des premières lignes conquises. Quelques hommes parviennent même, sur cette terre crayeuse de la Champagne pouilleuse, jusqu'à l'arrière des lignes allemandes, mais ils doivent s'arrêter, épuisés, et les renforts n'arriveront jamais.

Voici encore quelques kilomètres gagnés, mais la multiplication des cimetières qui jalonnent la ligne de feu en représente aussi le prix. Ce foisonnement de croix, la population l'ignore. Elle est bercée et conditionnée par une information contrôlée. La censure empêche toute critique contre le gouvernement, l'armée, ses chefs, et l'état de guerre en général. À l'inverse, le pays est gavé de nouvelles rassurantes sur la complicité et les réussites des troupes de l'Entente, le succès du blocus maritime et la famine qui s'en suit dans les Empires centraux. En même temps, le "bourrage de crâne" insiste sur la mauvaise

tion caractérisent bien ces grands assauts de 1915, que dire des opérations locales qui tout au long de l'année vont être lancées sur les positions allemandes ? Souvent initiées par le commandement pour maintenir le moral des troupes et entretenir l'insécurité chez l'ennemi, elles seront le plus souvent incohérentes, eu égard aux résultats, aux coûts et aux pertes.





Argonne, Woëvre, Vosges, Vauquois, Épargnes, Linge, Vieil-Armand, combien de secteurs qui vont voir s'affronter, dans des mêlées furieuses et meurtrières, quelques centaines de combattants des semaines durant ? Et cela pour gagner quelques mètres de terrain, un entonnoir de mine, un observatoire, un bois qui n'en a plus que le nom ou un village entièrement ruiné. Certes le tracé des lignes françaises, loin d'être toujours favorable, pouvait imposer des rectifications de front, mais que des dizaines de milliers d'hommes soient tombés pour cela prouve avant tout l'enté-

Cette guerre de taupes demande des armes, des matériels et des protections particuliers alors que tout fait défaut. En attendant que l'industrie fournisse de l'artillerie de tranchée, des grenades, des boucliers, des tôles pour les abris et des barbelés en quantité, les combattants français vont s'employer à trouver des solutions, rudimentaires mais appropriées, pour répondre aux tirs des nombreux mortiers allemands installés en première ligne, ainsi qu'aux jets de grenades à main et à fusils, distribués à profusion. Pour les grenades, un petit pain d'explosif, une mèche, une bouteille ou une vieille boîte de conserve emplies de cailloux, de clous ou d'éclats, voilà la première réponse française. Il existe bien une grenade réglementaire, une simple boule directement surgie du Premier Empire, mais normalement en dotation pour la défense des forts, elle n'arrive aux tranchées qu'en petite quantité. Alors rapidement les armées réagissent et fabriquent, avec les éléments trouvés sur place, des raquettes et des pétards, mais c'est encore bien rudimentaire. Militaires comme privés, industriels étrangers ou français, chacun y va de son invention ou de son modèle. Des dizaines d'engins différents sont expérimentés, des dizaines d'autres sont achetés, mais il faudra attendre la fin de l'année pour que les combattants reçoivent des modèles réglementaires, sûrs et efficaces.

Pour l'artillerie de tranchée, c'est encore le système « D » qui va s'imposer. Les quelques anciens mortiers datant de Louis-Philippe, sortis rapidement des arsenaux, ne suffisent pas à compenser l'infériorité

française. Il est imaginé d'utiliser le corps des obus allemands à balles de 77 et de 105 comme lanceur et de fabriquer des projectiles, à partir de douilles d'artillerie. C'est l'origine de petits mortiers appelés Cellérier. Vraiment rustiques, simples à fabriquer, et faciles à utiliser, ces petits mortiers de tranchées seront souvent, à la fin de l'automne et pendant l'hiver 1914-1915, la seule réponse aux puissants matériels allemands. Mais c'est un militaire qui va intercéder auprès de Joffre et obtenir les moyens d'expérimenter et de fabriquer le premier canon de tranchée vraiment sérieux, le mortier de 58. Pourtant hâtivement fabriqué, avec des éléments de brique et de broc (ce n'est qu'un simple tube sur lequel s'emmanche la courte tige d'une grosse torpille à ailettes), il va très vite s'imposer en première ligne. Rapidement amélio-

ré, livré à plusieurs centaines d'exemplaires, et pouvant lancer à 200 ou 300 mètres des torpilles de plus en plus lourdes et très dévastatrices, c'est le très populaire "crapouillot". Utilisé le plus souvent par des "têtes brûlées", son arrivée dans la tranchée de première ligne n'est pas toujours bien vue par le fantassin. Sa présence annonce souvent un coup de main ou une préparation d'offensive, et ses tirs attirent et concentrent immédiatement les dangereuses et redoutées répliques allemandes.

En fait, ce sont les Allemands qui s'accoutument le mieux de cette éprouvante guerre de positions. Pourtant, malgré sa supériorité en artillerie, sa stratégie défensive, une réelle tradition de soldat terrassier, et déjà cette conviction d'être installé pour longtemps, l'armée allemande, tout au long de l'année 1915, sera à son tour dans l'obligation d'utiliser des mortiers et des munitions artisanaux.

Sur le front serbe, Novembre 1915.



Par contre l'Allemagne, reconnue comme la première puissance industrielle et chimique de l'Europe, va rapidement et brutalement tenter de vaincre l'immobilisme provoqué par l'ensevelissement des combattants. Et pour cela, elle va prendre la délicate responsabilité d'employer le gaz de combat. En fait, déjà avant que le conflit ne débute, il existait à Berlin, au ministère de la Guerre, une section scientifique qui travaillait sur l'utilité militaire des découvertes scientifiques et industrielles.



tement d'états-majors encore incapables de s'adapter à cette guerre de positions. Plus grave encore, les pertes étaient si désastreuses qu'elles conduisaient à de nouvelles tentatives. Il fallait justifier de ne pas avoir consenti en vain les sacrifices précédents.



Sous l'autorité d'un chimiste de renommée internationale, Fritz Haber, une partie des études concernaient l'utilisation de produits suffocants capables de provoquer l'incapacité de l'adversaire. Et cela en contradiction formelle des accords internationaux de La Haye, signés en 1889, qui interdisaient l'emploi de l'arme chimique et des liquides enflammés.

Fin 1914, un essai est effectué sur le front russe, mais le froid contrarie la gazéification de la

Le 22 avril en fin d'après-midi, les fantassins français, belges, anglais et canadiens voient, avec curiosité, s'élever de la tranchée allemande un vaporeux nuage verdâtre. Poussée par un vent léger, cette première émission, qui n'est en fait qu'une nappe de chlore, fait plus de 5 000 morts. Mais les Allemands ne peuvent exploiter l'effet de surprise, et cette arme nouvelle qui devait amener à la fin de l'affrontement va simplement ajouter aux multiples tourments de tous les combattants.

Très vite, chaque camp va s'employer à améliorer la toxicité des gaz utilisés, faire progresser les moyens de dispersion des produits et fournir aux soldats des moyens de protection individuels. Au départ ce sont de simples compresseurs, puis associées à des lunettes, ensuite des cagoules et enfin de véritables masques avec cartouches filtrantes.

À cette même époque, toujours en contradiction avec les accords internationaux de La Haye, les Allemands, en Argonne, utilisent pour la première fois des liquides incendiaires, projetés à partir de lance-flammes. Cette arme ne va pas révolutionner la guerre, mais en renforcera le côté cruel et inhumain.

C'est également dans cette région qu'une petite butte, celle de Vauquois, couronnée par un humble village lorrain, va devenir un des hauts lieux d'une autre forme de guerre ; la guerre des mines. Cette pratique ancienne de la guerre de siège va se poursuivre sous cette colline pendant des mois.

Les pionniers allemands et les sapeurs français vont se livrer à une anxieuse guerre souterraine, creuser des centaines de mètres de galeries, charger des dizaines de chambres d'explosion avec des tonnes d'explosifs.

Et sur la butte, les fantassins, impuissants, ne pouvaient qu'espérer être relevés avant qu'une explosion ne survienne. Le village va être pulvérisé jusqu'à complète disparition, le sommet sera criblé de cratères de plus en plus profonds, et des dizaines d'hommes vont disparaître, ensevelis et broyés. Cette forme de guerre angoissante était-elle justifiée ?

nappe de chlore et en limite les effets délétères. Les soldats russes ont simplement été incommodés. Il est donc décidé de faire une nouvelle tentative, mais cette fois-ci sur le front occidental et sur un espace plus large.

Début avril, dans le secteur d'Ypres en Belgique, un déserteur allemand informe que l'ennemi prépare une puissante attaque et que celle-ci serait précédée d'une émission de gaz toxique. Malgré des indications précises, les renseignements ne sont pas pris au sérieux et aucune alerte, ni aucune information, ne sont données aux troupes en ligne.



Volatiliser quelques dizaines ou même une centaine de mètres carrés de terrain ne pouvait que faire massacrer quelques hommes de plus.

Devant autant de misères, d'angoisses et de tourments, le soldat ne peut qu'attendre que cela finisse. Pour certains, l'épreuve est si forte qu'ils n'hésitent pas à s'auto mutiler ou parfois se suicider. Pour d'autres, c'est essayer de s'éloigner de l'enfer en se provoquant des symptômes, des lésions ou des maladies : tentatives désespérées pour se faire évacuer. Certains médecins vont d'ailleurs se complaire, sans discernement, à accuser certains vrais ou faux bles-

sés de mutilations volontaires, ce qui va en conduire plusieurs devant le peloton d'exécution. La justice militaire est maintenant rapide, et surtout rendue pour l'exemple. Le refus d'obéissance et l'abandon de poste devant l'ennemi ne pardonnent pas.

Plus grave et inquiétante est la décimation. Dans quelques cas ce sont des hommes sélectionnés ou désignés par hasard qui doivent répondre au nom de la compagnie ou du bataillon parce que les ordres, souvent impossibles, n'ont pas été exécutés. Certains officiers abusent des conseils de guerre, des injustices sont commises, des forfaits évidents,



des erreurs criantes. Mais la discipline doit rester la force primordiale des armées.

Pour d'autres encore, mais pas en nombre, c'est la désertion ou la reddition à l'ennemi. D'ailleurs Joffre fait savoir aux troupes que la guerre terminée les prisonniers, de retour, seront jugés.

Et pourtant la vie quotidienne en première ligne est un véritable calvaire avec de nombreux chemins de croix. La mort plane en permanence, l'hygiène la plus élémentaire est impossible. Les corvées éreintantes, de jour comme de nuit, brisent les reins. Les tranchées sont immondes, boueuses, fétides et, comme du côté français il y a encore cette certitude que tout cela est provisoire, pourquoi en faire plus ? La promiscuité, l'éloignement, le manque de nouvelles, et cela est particulièrement vrai pour les hommes venant des départements occupés, provoquent mélancolie et déprime. Mais inconsciemment, ils vont, par des activités manuelles, s'occuper autrement l'esprit.

C'est donc surtout en 1915 que se développe sur l'ensemble du front toute une production d'objets utilitaires ou artistiques vite appelée artisanat des tranchées. Mais c'est également l'année de l'apparition d'une presse bien particulière, celle du front. Elles étaient savoureuses, émouvantes et souvent précaires, ces petites gazettes où, les rédacteurs ne sachant jamais ce que le demain serait se hâtaient de rire de tout et de rien. Plus ou moins professionnelles, sans date fixe de parution, elles inquiétaient fortement le Grand Quartier Général. Mais finalement cette presse « bleu horizon » fut encouragée.

Une autre grande décision très attendue et qui va contenter les combattants autant que les familles intervient à partir du mois de mai :



darmes et les maires continuent de recevoir les avis de décès à porter aux familles. Mais comme un suprême hommage, le législateur crée la Croix de guerre, une décoration « Pour les braves », et décide en juillet que, pour chaque soldat ou civil tué par l'ennemi, la mention « Mort pour la France » soit portée sur les registres de l'état civil. Et le soldat dans la tranchée continue de courber l'échine. En mai, intervient un événement de nature peut-être à le rassurer.

L'Italie, après des semaines de négociations et de sordides marchandages se décide et déclare la guerre aux Autrichiens. Et ce nouveau front européen va très rapidement devenir à son tour un immense tombeau.

Et la guerre continue. Joffre, qui manque d'artillerie lourde, désarme les forts et rassemble les anciens canons du système de Bange dans les secteurs les plus dangereux. Ils peuvent au mieux tirer un obus toutes les 3 ou 4 minutes. Par contre, l'artillerie de campagne connaît une grave crise. Les nouveaux obus de 75, fabriqués trop rapidement, par tournage et non plus par forgeage, éclatent au départ du coup dans le tube du canon. Des centaines de pièces de 75 sont rendues inutilisables, tuant et blessant les artilleurs. Et la guerre continue. Sur le front russe, les Allemands et les Autrichiens contraignent les troupes du tsar à reculer de plus de 150 kilomètres, mais ils ne peuvent les anéantir malgré l'importance des forces jetées dans la poursuite. À l'automne, la Bulgarie à son tour se laisse happer par les pulsions guerrières et elle s'associe aux Austro-Allemands pour envahir la Serbie. Attaqué au nord et à l'est, le

gros de l'armée serbe ne peut que battre en retraite vers la côte Adriatique. Quant aux renforts français venant de Salonique, ils arrivent trop tard. Mais cette armée d'Orient, complètement dédaignée par Joffre, qui veut garder toutes ses forces pour son propre front, fera parler d'elle un peu plus tard.

Au Moyen-Orient, sur le front du Caucase, les Russes et les

Turcs restent face à face, alors que plus au sud, une armée ottomane ne peut franchir le canal de Suez,

les Britanniques amenant sans cesse des renforts venant principalement des Indes, d'Australie et de Nouvelle-Zélande. Mais une nouvelle tragédie commence : la déportation des populations arméniennes.

Dans le désert de Mésopotamie, les troupes britanniques qui remontaient vers Bagdad doivent se replier puis se rendre



aux Turcs. C'est un rude camouflet qui ternit la grandeur de l'impériale Angleterre auprès des populations arabes. Enfin en Afrique presque toutes les possessions allemandes sont aux mains des Alliés.

Et la guerre continue. En décembre, Joffre est nommé commandant en chef des armées françaises, et lorsqu'on lui demande ce qu'il en est de ses actions militaires, il répond, rassurant, en parlant des Allemands : « Je les grignote. » Connait-il le chiffre des morts depuis janvier ? Ce sont pour la France 350 000 nouvelles victimes qui s'ajoutent à celles de l'année 1914.



Mais pour l'instant sa préoccupation principale est la réunion de tous les chefs des armées alliées à son Grand Quartier Général de Chantilly. Il faut déjà programmer les grandes offensives à venir pour 1916. Attaquons, attaquons, à l'est, au sud, et à l'ouest mais attaquons sur tous les fronts.

Au même moment, à Berlin, le haut commandement décide de porter son principal effort sur le front occidental : la France est l'ennemie à vaincre, et Verdun l'objectif choisi.



c'est la permission. Bien entendu elle n'est pas assez longue, seulement 5 jours, sans compter les délais de route. Mais retrouver son foyer, ses parents, ses enfants, ses amis, se laver, se promener, sans risquer sa vie, ce sont toujours quelques jours volés à la tuerie et à l'enfer. Et pendant ce temps, les gen-



Pertes des armées françaises par période.

Morts, disparus, prisonniers :

Décembre 1914 à janvier 1915 : 74 000.

Février à mars : 69 000.

Avril à juin : 142 000.

Juillet à août : 48 000.

Septembre à novembre : 131 000.

Nombre de blessés pour l'année 1915 : 1 326 911.

Malades : 1 177 390.

Pensionnés au 1^{er} janvier 1916 : 278 000.

Bataille de Champagne

du 25 septembre au 15 octobre 1915 :

Tués, disparus, prisonniers : 81 509.

Blessés : 98 305.





EMPIRE - LYNX